

L'OPINION METROPOLITAINE ET LA GUERRE D'ALGERIE

quelques exemples (munissez vous d'un dictionnaire... vous remarquerez que le style français des années 1950 n'est pas le même....)

I – Paris Match n° 293 du 6 au 13 novembre 1954

1 – présenter le journal

2 – quels sont les événements qui se sont déroulés en Algérie en novembre 1954 ? Qu'est-ce que cet « étendard vert » ?



LE MATCH DU MONDE

DERNIER VENU SOUS L'ÉTENDARD VERT : LE TERRORISME ALGÉRIEN

LE FELLAGHA DJILANI VIENT D'ÊTRE ARRÊTÉ. IL AVAIT MASSACRÉ DE SA MAIN TROIS FRANÇAIS ET UN TUNISIEN.

FLASH : « Une trentaine d'attentats terroristes ont été perpétrés la nuit dernière sur le territoire algérien, notamment dans le Constantinois, soit à la bombe, soit par incendie. »

La nouvelle qui a crépité le lundi de la Toussaint sur les téléscripteurs avant de s'étaler en manchette des journaux du soir était plus cruelle que surprenante.

Sur la carte de l'irréductible musulman, il y avait la tache blanche des départements algériens. Le 1^{er} novembre, du Caire à Casa via Tunis, Constantine et Alger, le cordon Bickford était continu du Q.G. égyptien à la poudrière marocain.

Car personne ne songe plus à réduire ces attentats à des actes de banditisme. Ils le sont parfois, ils ne le sont pas toujours.

La vérité est que le géant Islam se secoue. Les nationalités d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient ouvrent les yeux et se croient en 1848.

C'est à la France que revient le rôle de la défaillante monarchie austro-hongroise. Elle croyait en avoir fini avec le coup de feu et voilà qu'à l'heure même où se taisent les canons de la rizière indochinoise, éclatent au pied des montagnes de l'Atlas les coups de pistolet des fellagha.

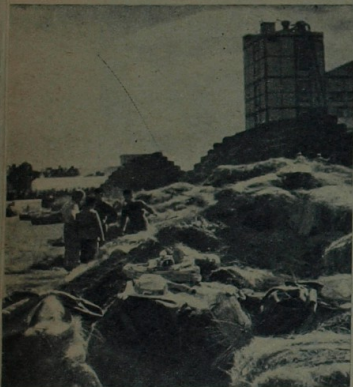
(Suite page 18.)

A la frontière des fellagha de mystérieux avions

(Suite de la page 17.)



BOUFARIK : LA COOPERATIVE DETRUITE.



BABA-ALI : LES STOCKS D'ALFA DEVASTES.



BABA-ALI : L'USINE DE PAPIER INCENDIEE.

TERREUR EN ALGERIE

Après la Tunisie et le Maroc, la vague de terrorisme gagne l'Algérie. En une nuit, 30 attentats dans les régions d'Alger, Constantine et Oran ont fait 9 morts et causé d'importants dégâts.

L'embarras du gouvernement français est grand. La faiblesse n'est pas une solution, surtout en Afrique. La force n'est qu'une solution provisoire. Ce serait malgré tout une issue si la France n'avait pas mauvaise conscience. Elle rougit devant l'Amérique qui la traite de colonialiste. Le colonialisme qui se pratiquait sans complexe au XIX^e siècle et qui facilitait la gestion des empires, est devenu un péché. Il ne s'avoue pas, il se préconise encore moins s'il se pratique encore. Les professeurs, les officiers, les instituteurs, les colons, les magistrats, les élites enfin qui apportent en Afrique les lumières françaises, s'aperçoivent avec consternation que les formules « Liberté, Egalité, Fraternité » qu'ils ont fait graver sur les frontons des monuments se retournent contre eux et constituent un slogan séditionnel.

Alors s'en aller ? Ce serait possible s'il s'agissait des Indes et que les Français soient comme les Anglais 60 000 au milieu d'une lointaine fourmilière humaine. Il n'en est pas question en Afrique du Nord, prolongement naturel de la France où 2 millions de Français vivent et travaillent depuis trois ou quatre générations, parmi 20 millions de musulmans. Le problème ne se pose même pas.

C'est l'indécision des gouvernements métropolitains qui l'a posé. Les irrédentistes nord-africains croient que sous la pression de quelques bandes armées la digue française va sauter. L'octroi de l'autonomie interne à la Tunisie sous la menace des fellagha et à des hommes qui ne renient pas ce mode d'activité a constitué un précédent. D'autant que les fellagha tunisiens continuent de plus belle, qu'ils donnent même maintenant des leçons de terrorisme à leurs voisins algériens.

Embarras de la France qui ayant usé de la force seule, puis de sa seule faiblesse au lieu de combiner les deux, ne sait plus à quel saint se vouer.

Et le dossier fellagha grossit sur la table du résident général de France à Tunis. Un dossier tunisien qui commence par un bilan triste comme un faire-part.

En trois mois (août-septembre-octobre), 200 fellagha tués, 27 capturés, 30 blessés, 22 militaires tués, 30 blessés, 77 morts civils (par attentat) et 21 blessés.

Du côté rebelle environ 2 000 fellagha groupés par détachements de 10 à 50 hommes. Ils disposent d'une vaste organisation de ravitaillement et de renseignements constitués par les militants du parti néo-déstourien. Ils portent

un uniforme, utilisent les armes laissées par les grandes armées franco-anglo-germano-américaines de 1943. Ils ne sont pas séparés de la population. Déjà s'ébauche un statut de veuve de guerre dont le futur Etat tunisien prendra la charge, pour celles dont l'époux a été tué au combat. Les journaux de langue arabe reçoivent régulièrement les lettres des rebelles et leurs familles ou amis. Des lettres ouvertes adressées aux grands journaux d'expression tunisienne permettent même aux fellagha de dialoguer avec les autorités françaises.

C'est de Tripolitaine que viennent les armes, les instructeurs. La Libye est un royaume d'influence anglaise. Anglais et Américains y disposent de vastes bases. Il n'est pas impossible que des agents britanniques ferment les yeux sur l'assistance donnée aux fellagha. On a observé des avions légers qui se posaient dans les zones d'insécurité. Le faible rayon de ces avions permettait de penser qu'ils venaient de Tripolitaine. Comme ils volent très bas, au-dessous de 200 mètres, la chaîne de radar n'a pu les déceler. Par contre les « Vampires » à réaction, trop rapides, n'ont pas davantage réussi à les déceler.

On constate maintenant une certaine lassitude des fellagha qu'expliquent l'approche de l'hiver et l'action des troupes françaises.

40 000 hommes assurent la sécurité dans la régence. Des groupes mobiles patrouillent constamment pour protéger les 4 000 fermes des zones menacées. Si une solution militaire est possible, en tout cas le grand pardon, « l'aman » que tenta de proposer le général Boyer de la Tour n'aboutit que d'un fellagha risquerait la mort à se séparer de ses camarades ; il hésite à aborder une patrouille française et surtout il se méfie de la police qui cherchera à lui tirer le plus de renseignements possibles.

De qui dépendent ces fellagha ? Un peu de tout le monde. Approuvés en coulisse par les fonctionnaires du Colonial Office passés des Indes en Libye, ravitaillés par les puissances de la Ligue arabe, soutenus par les communistes, défendus par le Néo-Destour, ils ont pour raison les deux moteurs aujourd'hui du monde islamique, les deux forces qui tantôt se combattent, tantôt s'appuient l'une sur l'autre et qui sont inextricablement mêlés, le nationalisme et le fanatisme.

Écartelé en 35 États et 350 millions d'hommes l'Islam demeure uni par les 400 pages du Coran

L'islamisme importé d'Occident a fait de la vieille Turquie voilée celle d'Ataturk, de l'Égypte dominée par sa cour abusive une dictature de jeunes hommes en battle dress.

Mais cette mue ne se fait pas sans souffrance ; car le paysan a le choix ; il peut traverser ce fatalisme religieux même assouvir sa passion nationaliste. Il a au fond de l'âme le souvenir de ce que fut l'Islam il y a treize siècles, un immense empire à genoux devant le même Dieu et le même chef, de l'Espagne aux frontières de l'Inde, bousculant Byzance, l'Iran, traversant, occupant l'Espagne et la moitié de la France.

Au temps de Charlemagne l'Islam était le maître incontesté de l'économie mondiale. L'Inde et la Chine constituaient des marchés musulmans, la Méditerranée un lac où flottait l'étendard vert du prophète, la mer Rouge et le golfe Persique des mers intérieures de l'empire.

L'Islam inventait l'algèbre, l'astronomie, la sociologie, faisait connaître Platon à l'Europe étonnée, enrichissait la chimie, la physique, la médecine. Haroun al Rachid le somptueux offrait à Charlemagne effrayé une machine infernale, une pendule. C'est l'époque où Kairouan comptait un million d'âmes.

L'Islam existe aujourd'hui mais écartelé en 35 États. Il n'est plus riche que de son nom qui est tout un programme : « Soumission à Dieu. » Islam : sur la carte une bande immense de 350 millions d'hommes qui va du Maroc et de l'Afrique noire à travers les déserts et les puits de pétrole de l'Arabie jusqu'aux fourmillements du Pakistan et de l'Indonésie, 350 millions d'hommes dont 60 millions seulement parlent arabe, dont les trois quarts vivent en Asie. Islam, communauté singulière dont le seul

ciment est un petit livre — à peine plus de 400 pages dans la collection Garnier — le Coran. Ouvrage surprenant sans ordre logique ni chronologique dont les 114 chapitres sont classés selon leur longueur. C'est la parole de Dieu, d'Allah, recueillie par son prophète sur cette terre, Mahomet, riche caravanier qui naquit à La Mecque à la fin du VI^e siècle. Évangile de la religion musulmane qui contient toutes règles religieuses, spirituelles, temporelles, qui enseigne comment servir Dieu, comment vivre dans ce monde et se préparer à passer dignement dans l'autre.

Le musulman ne se reconnaît ni à sa race — il peut être européen, africain, asiatique — ni même à sa nationalité ou à sa langue — il peut être français, chinois, russe ou anglais. Sa religion est sa première patrie même s'il est prêt à se dévouer à sa patrie charnelle.

C'est pourtant en le regardant qu'on le reconnaît, quand il jeûne le mois du Ramadan, quand cinq fois par jour il s'agenouille pour prier, quand il se prive à mort pour économiser le voyage aux lieux saints de la Mecque, quand l'heure venue de sa mort il lèvera — s'il le peut — l'index de sa main droite pour témoigner de l'unité divine en disant : « Je témoigne qu'il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah et que Mohammed est son envoyé. »

Religion simple, puissante, qui porte ceux qui sont ses adeptes, leur sert de Bible et de Code, qui gagne en Afrique et en Asie, religion d'élus dont l'intransigeance s'accommode admirablement de la lutte contre l'infidèle, contre l'occupant. Religion qui secouée par le nerf du nationalisme dresse soudainement le corps endormi de l'Islam.

Car il semble que le musulman se réveille de dix siècles d'indifférence. Il découvre qu'il appartient à une commu-

Enquête à Paris de Claude PAILLAT, en Tunisie de nos envoyés spéciaux Joël LE TAC et Jean-Pierre PEDRAZZINI, et de nos bureaux du Moyen-Orient.

3 – Retrouver le plan de l'article

4 - Retrouver les événements du début des années 1950 dans les pays du nord de l'Afrique : Maroc, Tunisie, Egypte.

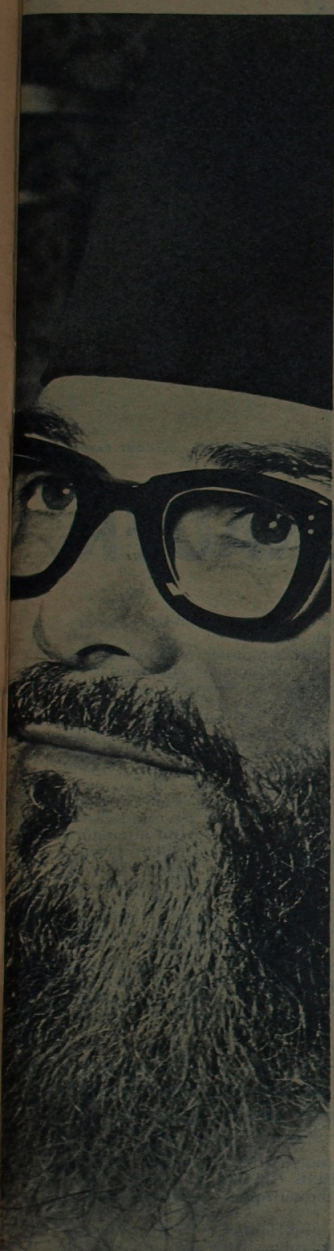
5 - comment est présenté l'Islam ?

6 – quelles sont les solutions évoquées face à la montée de la violence en Afrique du Nord ?

7 – en lisant cet article, peut-on dire que les journalistes ont compris qu'ils sont en train de vivre le début de la guerre d'Algérie ? Est-ce qu'ils s'attendent à d'autres violences ? Finalement, comment interprètent ils la vague terroriste de la Toussaint 1954 en Algérie ?

Avions qui échappent au radar et à la chasse

grandes
13. Ils ne
un statut
prendra
combat.
lièrement
ouvertes
nisme
les auto-
instruc-
ise. An-
Il n'est
ment les
observé
s d'insé-
e penser
très bas,
a pu les
on, trop
des fel-
tion des
ce. Des
protéger
on mili-
aman »
'aboutit
de ses
guise et
ni tirer
tout le
ires du
lé par
onmu-
son les
s deux
t l'une
alisme
mes
ran
s dans
renant
pitres
Dieu.
Maho-
fin du
ntient
ui en-
monde
peut
natio-
inois,
même
aitra,
s par
mort
eque,
ut —
livine
vinité
t ses
e en
rance
idèle,
i du
i de
écles
mu-
en-Orient.



MESSALI, EX-OUVRIER CHEZ RENAULT.

L'IRREDENTISTE MESSALI

Les attentats font rentrer en scène Messali Hadj, leader du P.P.A. Arrêté en 1952, le Bourguiba algérien est en résidence forcée à La Roche-sur-Yon. Son objectif : le départ des Français.

nauté. Il ne répondrait plus comme le fit jadis un jeune Maire à Ernest Psichari qui célébrait devant lui les beautés de la civilisation occidentale :

— Vous avez la terre et nous avons le ciel. L'Occident est venu avec ses mille bruits infernaux, ses radios, ses voitures, ses machines. Le musulman veut aussi la terre. N'est-ce pas son tour ? N'est-ce pas le Coran précisément qui dit : « Tels sont les jours, nous les donnons aux peuples tour à tour. »

Tel est le rêve de la puissante organisation des Frères musulmans fondée il y a vingt-cinq ans par un instituteur égyptien et qui compte aujourd'hui 2 millions de membres dont 300 000 cotisants réguliers à 10 piastres (100 francs par mois) ce qui représente 360 millions de francs par an. Ce rêve est une théocratie. Pour les Frères musulmans, le Coran est la loi pour le temporel comme pour le spirituel.

Laquelle de ces deux ambitions, du rationalisme et du fanatisme religieux, l'emportera ? La première sans doute. Les récents événements montrent chez certaines communautés musulmanes une prise de conscience. Elles s'aper-

çoivent comme l'Allemagne ou l'Italie du XIX^e siècle, qu'elles constituent des nations sans pour autant oublier qu'elles sont musulmanes. Elles choisissent l'Occident sans rejeter l'Orient.

Ainsi le fellagha tunisien enrôlé dans « l'armée de la libération nationale », mais auquel pour le stimuler on vient de rappeler à la veille de l'hiver qu'il était un guerrier de l'Islam, qu'il avait la mission sacrée de chasser le Français, le Roumi, l'infidèle.

Ainsi le fellah égyptien qui se demande qui remercie d'avoir renvoyé les Anglais du canal : Naguib ou Nasser, ou bien plus simplement la Providence ?

Choix terrible dans des âmes simples qui produit des assassins par erreur ou des victimes par vocation. C'est le cas prodigieusement symbolique du drame de millions d'hommes, le cas de Mahmoud Abd El Latif, aujourd'hui incarcéré dans une cellule souterraine de la prison militaire du Caire.

Mahmoud est plombier, ferblantier, étameur, professions dont l'exercice ne conduit habituellement pas au bagne.

Offrir le mythe Afrique du Nord à l'Europe, seule façon pour la France de faire la paix avec le monde arabe

MAHMOUD n'est pas mauvais ; seulement un peu tête en l'air, un peu casse-cou. Il a été volontaire des commandos musulmans de la guerre de Palestine avant de s'enrôler dans les équipes de la mort pour faire le coup de main contre les camps anglais de la zone du canal.

Le 25 octobre dernier, il était à Alexandrie, pressé par la foule, au pied de la tribune où le chef de la junte révolutionnaire, le Danton égyptien, le colonel à la chemise toujours ouverte, Gamal Abd El Nasser, se préparait à prononcer un grand discours.

Mahmoud qui se trouvait à 12 mètres de Nasser a fait feu dès la première phrase. Il l'a manqué, ce qui est un miracle. Depuis quatre mois, il s'entraînait tous les matins sur des cibles mouvantes. Il a tiré huit balles qui ont encadré Nasser sans l'atteindre. L'une a écorné le balcon de la tribune à 3 centimètres de lui, une autre a fracassé le projecteur électrique au-dessus de sa tête, une troisième a atteint au rein un voisin du premier ministre.

« Ne tirez pas ! », hurla dans les micros Nasser s'adressant à des gardes du corps dont les revolvers se braquaient sur Mahmoud. « Arrêtez-le ! »

On l'arrêta. Nasser, parfaitement conscient du nombre de Mahmoud existant en Egypte, lui fit grâce. « Je n'en veux pas à Mahmoud, je n'en veux qu'à ceux qui l'ont trompé et ont armé sa main », s'écria-t-il devant 200 000 ouvriers et employés du Caire.

Un journaliste égyptien fut même autorisé à descendre interviewer Mahmoud dans sa geôle souterraine.

LE JOURNALISTE. — Pourquoi avez-vous tiré sur Gamal Abd El Nasser ?

MAHMOUD. — A cause de l'accord avec les Anglais. Si la guerre éclatât en Corée du Sud, les Anglais reviendraient occuper toute l'Egypte.

LE JOURNALISTE. — Dans quel article de l'accord avez-vous trouvé cela ?

MAHMOUD. — C'est dans l'accord.

LE JOURNALISTE. — L'avez-vous lu vous-même ?

MAHMOUD. — On l'a lu, on me l'a expliqué.

LE JOURNALISTE. — Qui, on ?

MAHMOUD. — D'autres Frères musulmans.

Et Mahmoud conclut d'une phrase qui souligne la confusion de ses sentiments :

« Si je l'ai raté, ce n'est pas de l'avoir mal visé, mais c'était la volonté de Dieu, et que Dieu l'aime. Et je pense qu'au fond j'ai été bien utile au premier ministre. »

Sans aucun doute puisque pendant les deux jours qui suivirent la radio égyptienne retransmit quatre fois le reportage de l'attentat. Si bien que lorsque Nasser parcourut les 200 kilomètres qui séparent le Caire d'Alexandrie, ce fut une haie vivante d'acclamations.

La situation était retournée, Dieu était avec Nasser, comme il est avec tous ceux qui survivent à un attentat. Dans l'Islam on doit mettre la Providence avec soi. Pour ses serviteurs abusifs, tels les Frères musulmans, c'est

autre chose. Nasser fit aussitôt arrêter leur chef, laissa brûler leur quartier général par la foule et occupa toutes leurs cellules locales dans le pays.

Une situation analogue s'est présentée au Maroc. D'un côté le sultan déchû et les nationalistes de l'Istiqlal, de l'autre le Glaoui et les forces religieuses.

C'est sous des prétextes religieux qu'a été déclenchée l'action contre Sidi Mohammed Ben Youssef, accusé notamment de ne pas respecter les principes du Coran dans sa vie privée et publique. Ne vit-on pas en 1947 à Tanger sa fille Lala Aïcha prononcer au palais de la Kasbah un discours en arabe, en français, en anglais, à une tribune éclairée par un projecteur où elle parla le visage découvert, vêtue d'une élégante robe de Lanvin. Elle n'hésita pas à inviter ses « sœurs » à suivre son exemple. Le lendemain même celles-ci, enthousiasmées, s'habillèrent à l'euro-péenne. Elles furent arrêtées par la police.

Il est significatif qu'en août 1953 le Glaoui et le Chérif Kittani (chef d'une confrérie religieuse qui compte un million de membres) aient commencé par vouloir dépouiller le souverain de son caractère de chef religieux. Pendant une brève période au Maroc, l'Eglise et l'Etat furent séparés : Ben Youssef, l'ex-sultan, était chef temporel, Ben Arafa, le sultan actuel, chef spirituel.

Mais il serait absurde de croire que la France doit choisir entre celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas, qu'il s'appelle Bourguiba ou Mohammed Ben Youssef. Elle doit précisément ne pas se laisser emprisonner entre l'arbre et l'écorné, entre fanatisme et nationalisme.

La solution est moins politique que sociale. La France doit se tourner tout entière vers l'Afrique du Nord et se donner à elle pour ne pas risquer de la perdre ; elle doit créer un mythe Afrique du Nord en facilitant et en exaltant la colonisation par de jeunes Français, par de jeunes Européens. Elle doit inventer des Tennessee Valleys, montrer que pour elle l'Afrique n'est pas un capital, mais une espérance, reprendre la voie expansionniste, faire la preuve qu'elle est jeune. En même temps, elle devra démontrer qu'elle est juste en pratiquant une politique sociale audacieuse, en augmentant les salaires, en employant les chômeurs à de grands travaux.

On a remarqué en Tunisie que le soulèvement fellagha a pris un caractère particulièrement aigu entre mars et juin entre le moment où la cueillette de l'alfa est terminée et l'époque où commencent les moissons, c'est-à-dire la période où le chômage atteint son paroxysme. Certains colons l'ont déjà compris qui ont assuré coûte que coûte un travail rémunéré à leurs ouvriers.

Un plan dispendieux de mise en valeur de l'Afrique du Nord coûtera moins cher que les opérations militaires qui risquent de s'y dérouler. C'est même une occasion, en y faisant participer d'autres pays continentaux, d'unir l'Europe en gardant l'Afrique. « On peut tout faire avec des bâtonnettes, disait-il y a un siècle le duc de Morny, sauf s'asseoir dessus. »